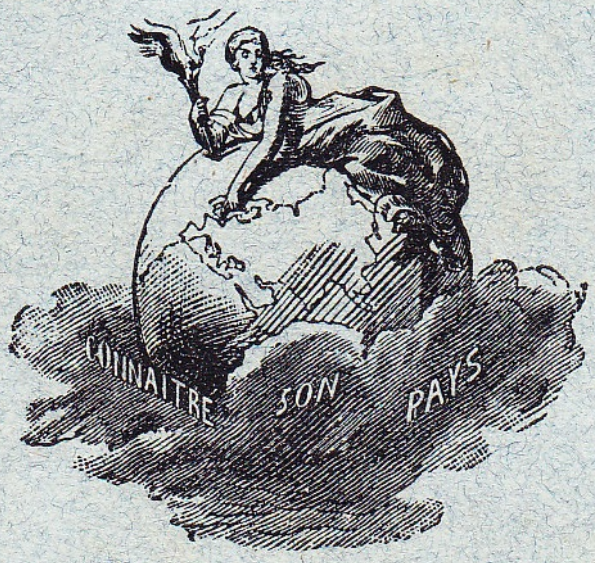
COLLECTION NATIONALE

AMBIORIG

PAR

A. BÉDUVEZ



5

BRUXELLES

LIBRAIRIE CLASSIQUE A.-N. LEBÈGUE ET Cie

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

COLLECTION NATIONALE

AMBIORIG

PAR

A. BÉDUVEZ

BRUXELLES
LIBRAIRIE CLASSIQUE A.-N. LEBÈGUE ET Cie
46, RUE DE LA MADELEINE, 46

AMBIORIG

AMBIORIG

De tous les peuples de la Gaule, ceux du *Belgium,* c'est-à-dire de la vaste contrée située entre les Vosges, le Rhin, l'Océan, la Seine et la Marne, s'étaient soumis les derniers à la domination romaine.

En pénétrant dans cette région couverte en majeure partie de bois et de marécages, et où s'élevaient à peine quelques villages et quelques lieux de refuge, les légions de César avaient trouvé devant elles des hommes

de haute taille, d'une force herculéenne, d'une bravoure à toute épreuve, des hommes animés surtout d'une véritable passion de l'indépendance. Les Belges menaient une existence aventureuse, vivant beaucoup de la chasse et de la pêche, un peu de l'agriculture et du commerce. Ils avaient l'ignorance des Barbares ; ils en avaient aussi les vertus.

Toutes les grandes tribus du Belgium étaient indépendantes les unes des autres, mais elles avaient des mœurs et des institutions analogues, sinon uniformes. Elles choisissaient leurs chefs, qui n'étaient en réalité que les exécuteurs des volontés populaires ; et dès qu'un danger venait à surgir, dès qu'une expédition périlleuse semblait nécessaire, elles oubliaient les querelles qui les divisaient parfois, pour se grouper en une fédération plus ou moins puissante.

On comptait parmi ces tribus : les *Éburons*, qui occupaient, entre le Rhin et la Meuse, la région correspondant au pays de Juliers, au Limbourg et à une partie de la province de Liège jusqu'au Condroz, et s'étendaient sur la rive gauche de la Meuse dans l'espace compris entre le Démer et le cours inférieur de ce dernier fleuve ; — les *Ambivarites*, dont le territoire était situé sur la rive gauche de la Meuse, à proximité de celui des Éburons ; — les *Trévires*, qui habitaient, au midi des Éburons, le Condroz, le Luxembourg, les Ardennes françaises et les bords de la Moselle allemande ; — les *Attuatiques*, qui couvraient la province de Namur ; — les *Nerviens*, répandus dans le Hainaut français et dans le Hainaut belge, dans la partie du Brabant à gauche de la Dyle, dans une petite portion de la province d'Anvers, et dans la Flandre orientale sur la

rive droite de l'Escaut; — les *Ménapiens*, établis dans les Flandres sur toute la rive gauche de l'Escaut; — les *Morins*, qu'on trouvait, au midi des Ménapiens, dans le Boulonnais; — les *Attrébates*, les *Ambianes*, les *Bellovaques*, les *Vermanduens*, les *Suessones*, les *Rémois*, les *Médiomatrices*, dont les noms se sont conservés dans ceux d'Arras, d'Amiens, de Beauvais, de Vermand (près Saint-Quentin), de Soissons, de Reims et de Metz; — les *Vélocasses*, échelonnés sur la Seine inférieure, dans le Vexin; — les *Calètes*, qui les touchaient du côté de l'ouest et s'étendaient sur la côte maritime entre l'embouchure de la Seine et celle de la Somme; — les *Leuques* et les *Lingones*, disposés respectivement dans les environs de Toul et de Langres. Le territoire occupé par les Attrébates, les Ambianes et les Bellovaques était considéré comme le centre du Belgium.

Tous ces peuples étaient devenus, après une résistance acharnée et de par la conquête, les « alliés de la république romaine; » mais ils sentaient bien que ce titre ne faisait que dissimuler leur esclavage. « Au reste, dit M. A. Van Hasselt dans une » excellente page dont nous résumons les » principaux passages, la politique de César » n'était point celle d'un conquérant qui » cherche à faire aimer sa domination. D'une » part, la licence de ses soldats, à qui il » permettait volontiers tous les excès qui ne » contrariaient pas le commandement, irri- » tait les populations; d'autre part, il acca- » blait les provinces conquises d'impôts » onéreux et les fatiguait par des guerres » souvent injustes. Ce n'était pas tout. Les » institutions nationales étaient indignement » foulées aux pieds : les grandes assemblées » où naguère se discutaient librement les

» intérêts des tribus n'existaient plus que de
» nom ; César s'était arrogé le droit de les
» autoriser, et ce n'était plus la volonté du
» peuple qui s'y faisait entendre, mais celle
» du proconsul qui y prévalait. Ardent à
» s'attacher les chefs qui semblaient dis-
» posés à trahir la cause de leur patrie pour
» satisfaire leur propre ambition, il les im-
» posait parfois aux tribus qu'il voulait
» achever de dompter et qui ne pouvaient
» s'en débarrasser que par l'assassinat. Ceux
» qui se montraient moins disposés à servir
» son système d'oppression, il les retenait
» captifs et les livrait à la mort au moindre
» soupçon. » Aussi était-ce en frémissant que les Belges fournissaient à leurs vainqueurs des vivres, des chevaux et des soldats ; et dans l'été de l'an 54 avant notre ère, pendant que César se trouvait en Grande-Bretagne, un vaste complot s'orga-

nisa parmi eux pour arracher le Belgium à la domination des Romains.

Indutiomar, l'un des deux chefs des Trévires, fut l'âme de la coalition. Depuis quelques mois déjà il cherchait à rassembler des forces, et son collègue Cingétorig avait même averti César de ce qui se tramait, en protestant de sa fidélité personnelle à la cause romaine. Mais le proconsul s'était borné à se faire remettre des otages par les Trévires, et comme parmi ces otages se trouvait le fils d'Indutiomar, il était parti sans crainte.

A son retour d'Angleterre il était loin encore de se douter de l'étendue du péril qui menaçait la puissance romaine ; et ce qui le prouve de reste, c'est la façon dont il éparpilla ses forces. Une légion, placée sous le commandement de Labiénus, fut envoyée chez les Rémois, près de la frontière des

Trévires; une autre, commandée par Quintus Cicéron, le frère du grand orateur, reçut l'ordre d'aller camper chez les Nerviens; une légion et demie, dont les chefs étaient Sabinus et Cotta, fut dirigée vers le pays des Éburons; mais les autres légions, commandées par Fabius, Roscius, Crassus, Plancus et Tribonius, furent dispersées plus loin du foyer de la conjuration. César, lui, resta à son quartier général de Samarobriva, dont la ville d'Amiens marque de nos jours la position : il comptait reprendre le chemin de l'Italie dès qu'il aurait été avisé de l'installation de ses troupes dans leurs quartiers respectifs.

Cependant, Indutiomar n'avait point cessé d'exciter à la révolte les tribus du Belgium, et le plus jeune chef des Éburons, Ambiorig, était devenu pour lui un précieux auxiliaire. Ambiorig avait rallié à l'idée d'un soulèvement général son collègue le vieux Cativolg, qui s'était montré tout d'abord hostile aux projets d'Indutiomar, et il avait communiqué à son peuple un véritable enthousiasme patriotique.

Seulement, pour triompher d'un ennemi aussi puissant que Rome, la dissimulation était plus nécessaire encore que l'ardeur belliqueuse. Lorsque les quinze cohortes commandées par Sabinus et Cotta arrivèrent sur le territoire des Éburons, Ambiorig vint à leur rencontre; il protégea l'installation de leur camp, qui fut construit là où se trouve actuellement Tongres; et il leur envoya des vivres en abondance. Les Romains se laissèrent d'autant mieux prendre à ces témoignages de soumission, qu'ils croyaient Ambiorig sincèrement dévoué à César. Celui-ci avait, en effet, distingué depuis longtemps le jeune et bouillant chef éburon; et il avait

cherché à se l'attacher en lui renvoyant son fils et son neveu qu'il avait trouvés otages chez les Attuatiques, en affranchissant les Éburons d'un tribut qu'ils payaient à ce dernier peuple.

Mais deux semaines s'étaient à peine écoulées qu'Ambiorig et Cativolg, commettant la faute grave de ne point attendre le départ de César pour l'Italie ou du moins la nouvelle du soulèvement des Trévires, apparaissaient tout à coup, à la tête d'une troupe considérable, en vue du camp de Sabinus et Cotta, massacraient les soldats qui étaient sortis pour couper du bois et des fascines, et essayaient d'emporter les retranchements. Heureusement pour les Romains, César avait imposé à son armée une discipline sévère, et quoique les légions fussent sans défiance, elles faisaient bonne garde. L'assaut fut repoussé, et la cavalerie fit une sortie qui

obligea les assiégeants à battre en retraite.

Ambiorig eut alors recours à la ruse. Il demanda à conférer avec des parlementaires; on lui envoya quelques officiers. Le chef éburon, après avoir rappelé qu'il avait des obligations personnelles à César, leur déclara qu'il n'était point l'instigateur de la révolte ; qu'il avait dû obéir à la multitude, en laquelle résidait vraiment le souverain pouvoir ; que son peuple, d'ailleurs, n'avait fait lui-même que suivre le courant d'une conjuration générale de toute la Gaule. « Jamais, ajouta Ambiorig, une petite tribu comme celle des Eburons n'eût osé s'attaquer seule à la république romaine ; mais aujourd'hui même toutes les forces du Belgium se jettent à la fois sur vos différents campements, de façon que l'un ne puisse porter secours à l'autre. Bien plus, nous avons fait alliance avec les Germains, qui ont déjà

passé le Rhin en grand nombre et seront ici dans deux jours. J'ai tenté, sans succès, ce à quoi je m'étais engagé envers ma patrie; je veux maintenant m'acquitter de ce que je dois à César en vous donnant un conseil : Partez tant qu'il en est temps encore; allez rejoindre les troupes que Cicéron ou Labiénus peuvent avoir conservées, et tâchez d'assurer votre retraite commune. Je vous laisserai le passage libre, et nous serons heureux, puisque nous n'avons pu vous anéantir, de vous voir au moins abandonner notre pays. »

Au camp, un conseil de guerre attendait le retour des parlementaires dépêchés à Ambiorig. Dès qu'ils eurent rapporté aux lieutenants de César l'entretien qui venait d'avoir lieu, une vive discussion s'engagea. Cotta et bon nombre d'officiers ne voulaient pas abandonner les quartiers qui leur avaient été assignés ; ils faisaient remarquer que le

camp étant retranché et pourvu de vivres, on pouvait s'y défendre contre toute agression et y attendre des secours qui, en toute hypothèse, finiraient bien par arriver ; ils s'élevaient vivement contre l'idée de suivre, en matière aussi grave, le conseil d'un ennemi. Sabinus, au contraire, disait qu'il fallait considérer ce conseil en lui-même et non la source d'où il émanait ; que les renseignements donnés par Ambiorig avaient un grand air de vérité, surtout en présence de son attaque, laquelle eût été absolument téméraire s'il ne s'était su puissamment soutenu ; qu'il importait donc pour le salut de tous de lever immédiatement le camp et de gagner en diligence le quartier le plus proche. Et comme son opinion continuait à être fortement combattue : « Emportez-le donc, puisque vous le voulez, dit-il assez haut pour qu'on pût l'entendre au dehors du

conseil de guerre. Quoi qu'il arrive, je ferai bien voir que je ne crains pas la mort. Mais vous assumerez seuls la responsabilité des vies que vous allez sacrifier en empêchant les soldats de rejoindre leurs compagnons pour résister tous ensemble à l'ennemi. » Ces paroles firent une certaine impression sur le conseil ; Cotta finit par se ranger à l'avis de Sabinus, et l'on décida de partir au point du jour.

Les troupes passèrent la nuit à visiter leurs bagages, et elles se mirent en marche de grand matin, fatiguées par l'assaut de la veille et par les préparatifs de retraite qui l'avaient suivi. Elles venaient, après une demi-heure de marche, de s'engager dans une vallée profonde, lorsque les Éburons, qui s'étaient mis en embuscade dans un bois traversé par cette vallée, tombèrent brusquement sur elles et jetèrent le dés-

ordre dans leurs rangs. Sabinus et Cotta parvinrent pourtant à les rallier au centre du vallon, après leur avoir ordonné d'abandonner les bagages, et une lutte désespérée s'engagea. Au bout de huit heures de combat, Sabinus, voyant ses cohortes près de succomber, fit prier le chef éburon d'épargner le sang romain. « Que Sabinus vienne me présenter ses propositions, » répondit Ambiorig. En vain Cotta engage-t-il son collègue à ne point se mettre au pouvoir de son ennemi : Sabinus part avec les principaux officiers et arrive devant Ambiorig. Celui-ci leur fait déposer les armes ; puis, s'adressant à Sabinus : « Comment, lui dit-il avec son mépris de barbare, comment, petits comme vous êtes, avez-vous osé concevoir le projet de commander à des hommes comme nous! » et il le perce de son javelot. Les officiers romains sont massacrés ; les Éburons crient

victoire, se précipitent sur les cohortes dans un formidable élan, et les mettent en pleine déroute. Cotta et plusieurs milliers de Romains restèrent sur le champ de bataille, et les soldats qui avaient pu regagner le camp s'entre-tuèrent pour ne point tomber entre les mains des Barbares. C'est à peine si quelques légionnaires, échappés au carnage, purent se jeter dans les bois et atteindre, épuisés de fatigue, les quartiers de Labiénus, lesquels étaient situés sur le territoire où fut construite plus tard la ville française de Rocroy. Labiénus, ayant appris d'eux ce qui venait de se passer, se mit immédiatement en garde contre un coup de main d'Indutiomar.

Ambiorig voulut profiter de sa victoire. Laissant au gros de ses troupes l'ordre de le suivre, il partit avec sa cavalerie, courut raconter aux Attuatiques et aux Nerviens la

défaite des Romains, et se mit à leur tête pour aller attaquer le camp de Cicéron, établi à l'endroit où s'élève aujourd'hui Mons. Mais, après avoir taillé en pièces un détachement de fourrageurs, les Belges vinrent, cette fois encore, se buter contre la discipline et la science militaire des Romains. Pendant plusieurs jours ils donnèrent l'assaut aux retranchements; chaque fois ils furent repoussés avec perte. Essayant alors du stratagème qui leur avait si bien réussi naguère, ils firent dire à Cicéron que toute la Gaule était sous les armes; que les Germains avaient passé le Rhin; que César et ses lieutenants étaient attaqués dans tous leurs quartiers; qu'Ambiorig avait infligé déjà une sanglante défaite à Sabinus et à Cotta; que la seule chance de salut qui lui restât, à lui Cicéron et à ses troupes, c'était non des secours qui ne vien-

draient point, mais une prompte retraite à laquelle les Belges ne s'opposeraient aucunement. « Le peuple romain, répondit simplement Cicéron, n'est pas dans l'habitude d'accepter les conditions d'un ennemi armé. »

Les alliés, voyant que leur ruse n'avait point le succès qu'ils s'en étaient promis, se décidèrent à faire un siège en règle du camp de Cicéron, et ils imitèrent les travaux de fortification ainsi que les machines de guerre des Romains. Ils se mirent tous à l'œuvre, au nombre de soixante mille hommes, pour se créer une enceinte qui fut achevée en trois heures, quoique les soldats eussent été contraints, faute d'outils, de couper les gazons avec leurs épées et d'emporter la terre dans leurs mains et dans le pan de leur tunique; puis ils élevèrent des tours en bois pour s'approcher des remparts du camp romain et préparèrent des béliers pour battre en

brèche ces remparts. A plusieurs reprises ils incendièrent les huttes des Romains en lançant par-dessus les retranchements des javelots enflammés et ils tentèrent, vainement il est vrai, de pénétrer dans la place.

Dès le jour où l'ennemi s'était montré Cicéron avait envoyé vers César des messagers chargés de lui demander du secours; mais les Belges n'en avaient laissé passer aucun. Un Nervien nommé Verticon, qui était venu s'enfermer dans le camp romain pour montrer qu'il ne prenait aucune part au soulèvement de ses compatriotes, voulut donner une preuve de plus de sa lâche soumission à l'étranger : il détermina un de ses esclaves, en lui promettant la liberté et des présents, à porter une lettre à César. L'esclave cacha la lettre dans la hampe creusée d'un javelot; et, étant Belge lui-même, il

passa sans trop de difficultés à travers les assiégeants.

Immédiatement après avoir pris connaissance du message de Cicéron, César fit avertir Crassus d'accourir le joindre avec sa légion, Fabius de venir avec la sienne à sa rencontre dans le pays des Attrébates par où il devait passer, et Labiénus de se diriger également vers lui avec ses troupes. Ce dernier, dont le camp venait d'être entouré par les Trévires d'Indutiomar, manda à César qu'il ne pouvait se rendre à son appel, ayant besoin de toutes ses forces pour résister à une attaque imminente.

César dut donc se contenter de deux légions. Il laissa Crassus au quartier général de Samarobriva, et à la tête d'environ sept mille hommes il se mit en route pour le camp de Cicéron. Celui-ci fut averti de son approche grâce à un des cavaliers du pro-

consul : ce cavalier avait pris les devants à bride abattue avec une lettre de César, lettre écrite en grec afin qu'elle ne fût point comprise des assiégeants si elle tombait entre leurs mains ; il l'avait attachée à un javelot et lancée ainsi dans le camp romain. Le javelot demeura deux jours enfoncé dans une tour sans fixer l'attention de personne ; mais un soldat apercevant enfin la lettre, la détacha et la porta à Cicéron, qui lut à toute la garnison la seule ligne qu'elle contenait : « Courage ! Attends le secours ! » Presque en même temps on signalait au loin les légions de César.

A la vue des incendies qu'allumaient sur leur passage les troupes romaines, les Belges, toujours sous le commandement d'Ambiorig, levèrent précipitamment le siège et marchèrent contre elles. César se retranche à la hâte en choisissant habilement le ter-

rain; il s'ingénie à faire croire aux alliés que les Romains n'osent affronter la bataille; il les attire sous les remparts de son camp; et au moment où ils croient n'avoir plus qu'à pénétrer dans ce camp il fond sur eux avec une telle impétuosité qu'Ambiorig n'a pas même le temps de faire mettre ses soldats en défense. Déroutés par l'imprévu de l'attaque, saisis d'une terreur panique, ils jettent leurs armes et prennent la fuite. César ne voulut pas qu'on les poursuivît, de crainte de quelque surprise; et il se rendit immédiatement au camp de Cicéron, sans avoir perdu un seul homme. Il admira en arrivant la grandeur des ouvrages des Belges, leurs retranchements, leurs tours, leurs béliers, et, ayant passé la légion en revue, il vit qu'il n'y en avait plus la dixième partie en état de combattre : preuve évidente du danger qu'elle avait couru. Alors il s'enquit

auprès des prisonniers de tous les détails de la défaite de Sabinus et de Cotta, et plein de colère il jura de laisser croître sa barbe et ses cheveux jusqu'au jour où il aurait tiré d'Ambiorig une vengeance éclatante.

La brusque apparition de César ne découragea qu'un instant les Belges. En apprenant la délivrance du camp de Cicéron, Indutiomar avait abandonné le siège de celui de Labiénus, mais dès que César fut retourné à Samarobriva pour y passer l'hiver, le chef trévire s'occupa activement de lever de nouvelles troupes et de chercher de nouveaux alliés. Lorsqu'il se crut assez fort, il convoqua le peuple à une grande assemblée, dans laquelle il parvint à faire déclarer Cingétorig traître à la patrie et à obtenir sa déposition; et la reprise des hostilités fut décidée : on convint de recommencer la

guerre en attaquant derechef le camp de Labiénus.

Mais celui-ci fut averti de cette résolution par Cingétorig qui accourut se réfugier auprès de lui, et il s'empressa de demander du renfort aux quartiers voisins pendant que Cingétorig lui promettait, de son côté, l'aide de ses partisans. Plusieurs corps de cavalerie pénétrèrent secrètement dans le camp, à la date et à l'heure que leur avait fixées le lieutenant de César. Indutiomar, dont les troupes étaient venues s'installer à quelque distance, ne s'aperçut point de leur arrivée, et un jour que les Trévires se retiraient après avoir tenté une attaque à laquelle les assiégiés n'avaient point répondu, Labiénus fit sortir ses cavaliers avec ordre de s'occuper uniquement à poursuivre Indutiomar et de le lui ramener mort ou vif. Le malheureux chef fut tué au moment où il traversait

un gué de la Meuse, et sa tête, mise à prix par Labiénus, fut rapportée au camp. A leur retour les Romains passèrent au fil de l'épée tous les Trévires qu'ils rencontrèrent.

La mort d'Indutiomar n'arrêta pas encore les projets des alliés. Les Trévires continuèrent à former avec les autres tribus belges une ligue puissante, et César, après avoir appelé d'Italie trois nouvelles légions, dut se mettre en campagne sans même pouvoir attendre le printemps. Successivement, il se jette sur le pays des Nerviens, qui sont forcés de se soumettre et de lui fournir des otages ; il attaque les Ménapiens, chez qui Ambiorig eût pu, en cas de défaite, trouver un asile presque assuré, et obtient d'eux la promesse, appuyée également par la remise d'otages, qu'ils refuseront, le cas échéant, cet asile au chef éburon ; il arrive chez les Trévires au moment où Labiénus vient

de les battre complètement et de donner le pouvoir à Cingétorig; enfin, après avoir fait partout, suivant sa propre expression, « grand dégât et grand butin d'hommes et de bétail, » il passe le Rhin pour punir les Germains de l'aide qu'ils ont prêtée aux Trévires, pour ôter de ce côté aussi toute chance de retraite à Ambiorig, et les Suèves se dispersent à son approche.

L'été de l'an 53 était arrivé. Ambiorig, réduit maintenant à ses seules ressources, s'était retiré avec une petite troupe dévouée dans une maison entourée de bois et d'étangs où il séjournait d'ordinaire pendant la belle saison. Découragé, semble-t-il, par les succès de César, il n'avait pris aucune précaution contre une attaque qui ne tarda pas à se produire.

César, en revenant de la Germanie, se dirigea, en effet, à travers la forêt des Ardennes, vers le pays des Éburons. Il envoya devant lui toute sa cavalerie sous la conduite de Minucius Basilius, avec ordre de faire diligence et de camper sans allumer de feux, pour ne point alarmer la contrée. Basilius se saisit de quelques Éburons occupés aux travaux des champs et apprit d'eux où était Ambiorig. Celui-ci, assailli à l'improviste, perdit ses chevaux, ses chars, tout son appareil de guerre, mais il ne tomba point lui-même aux mains des cavaliers ennemis. Postés dans un défilé, ses compagnons se laissèrent massacrer jusqu'au dernier pour lui donner le temps de sauter à cheval et de s'enfuir dans les bois.

Bientôt après César arrivait avec toutes ses troupes pour achever l'extermination de ceux qu'il ose appeler dans ses *Commentaires* une « race de brigands. » — « Pour les con- » quérants de toutes les époques, remarque

» fort bien à ce propos M. Émile Leclercq,
» pour tous les envahisseurs et les annexion-
» nistes, le peuple qui défend son territoire
» est toujours et sera longtemps encore un
» ramassis de brigands. Au XIXe siècle les
» patriotes qui résistent aux despotes ne sont
» pas qualifiés autrement. »

Convaincu de l'inutilité d'une plus longue résistance, Ambiorig engagea son peuple à se cacher dans les forêts ou à émigrer chez les tribus voisines. Cativolg, à qui son grand âge enlevait jusqu'à cette dernière chance de salut, s'empoisonna avec du suc d'if, en chargeant d'imprécations son collègue qui l'avait entraîné à la révolte, et sans doute en maudissant surtout César. Quelques milliers d'infortunés cherchèrent un refuge dans les marécages situés entre la Meuse et le Wahal; d'autres s'enfuirent jusque dans les îles de la Zélande ; la plupart essayèrent de se dérober

dans les bois et les marais de leur propre pays aux regards des Romains. Mais César se fit livrer les fugitifs éburons par les chefs des autres peuples ; puis il engagea ces peuples à venir piller le territoire de l'Éburonie, aimant mieux, écrivit-il lui-même, hasarder la vie des Barbares que celle de ses soldats dans la lutte suprême qui allait s'engager. Sous sa direction, et pendant qu'il faisait tenir en respect par ses légions les Attuatiques et les Ménapiens, le pays des Éburons fut mis à feu et à sang ; les récoltes furent saccagées et les provisions dispersées ; hommes, femmes, enfants, vieillards, tout fut égorgé. « Le petit nombre de ceux qui nous échappèrent, dit César, dut mourir de faim et de misère après notre retraite. Ainsi fut anéantie jusque dans sa racine et dans son nom une nation si criminelle. »

Mais la vengeance des Romains ne fut

point complètement satisfaite. Ambiorig, poursuivi, traqué sans relâche, leur échappa toujours. On le vit errer plusieurs semaines dans les bois avec trois ou quatre cavaliers, disparaître durant deux années, puis rentrer dans le Belgium et essayer de rassembler autour de lui, sur le sol des ancêtres, quelques centaines d'Éburons. César accourut, dispersa ces derniers débris de tout un peuple ; et Ambiorig, s'exilant à jamais, alla mourir obscurément de l'autre côté du Rhin...

Pendant des siècles on n'a vu dans l'histoire de la conquête de la Belgique par les Romains que le génie de César, son courage et son sang-froid, et l'on a trop oublié qu'Ambiorig, ce héros à qui la ville de Tongres a élevé une statue, personnifie le patriotisme armé usant de tous les moyens pour chasser les envahisseurs de la patrie. Au chef des tribus barbares qu'une nation civilisée vou-

lait rendre esclaves il serait injuste de reprocher plus longtemps des procédés qui furent ceux du général même de cette nation. « Ambiorig se montra perfide et implacable, » dirons-nous avec M. Thonissen, mais César » lui avait largement donné l'exemple de la » ruse et de la cruauté. Quel droit ce der- » nier avait-il de se plaindre de l'attitude » prise par son ennemi, lui qui faisait ar- » rêter les ambassadeurs des Germains et » attaquer ceux-ci pendant qu'ils attendaient » le résultat des propositions de leurs en- » voyés ; qui faisait couper les mains à toute » une garnison désarmée ; qui avait l'habitude » d'annoncer son approche par l'incendie de » toutes les habitations qu'il rencontrait sur » son passage ; qui faisait fermer l'issue des » cavernes afin de laisser mourir de faim » une population inoffensive ; qui, plein de » mépris pour toutes les croyances et toutes

» les traditions des Gaulois, se faisait un jeu
» de dépouiller les temples et même les cha-
» pelles particulières ? De quel droit enfin
» les Romains venaient-ils imposer leur joug
» aux populations heureuses et libres de la
» Belgique ? »

FIN